

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 49

Artikel: Un pari de soiffeurs
Autor: C.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195252>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de gros boutons de diamants », se fit apporter à table « son fils emmailloté aussi magnifiquement qu'elle était vêtue, pour lui donner à têter ».

« Cela eût été tenu incivilité à quelque autre, dit la reine Marguerite; mais elle le faisait avec tant de grâce et de naïveté qu'elle en recut autant de louanges que la compagnie de plaisir ».

De nos jours, la naissance d'un enfant royal est encore, en certains pays, entourée de la pompe de l'antique cérémonial. L'Espagne, pour sa part, a gardé entièrement les usages de jadis. On le vit à la naissance du petit roi actuel.

Après sa venue au monde, le nouveau-né fut déposé sur un coussin dans un plateau d'argent, et la « camerera-mayor », — la première des dames d'honneur — ayant à côté d'elle le Président du Conseil des Ministres, présenta l'héritier de la couronne aux personnes présentes. Parmi ces personnes, se trouvaient les hauts fonctionnaires du gouvernement. Tous passèrent devant le plateau sur lequel l'enfant royal était exhibé comme un poulet froid et s'inclinèrent tour à tour aussi profondément que possible. C'était encore bien heureux qu'on n'eût pas forcé le pauvre petit à prononcer un discours d'avènement!

En Russie, les choses vont plus simplement. La Tsarine précédente, qui était une femme très modeste, une mère modèle, voulut que ses fils fussent élevés simplement, bourgeoisement. Elle y a gagné d'en faire de véritables hommes et non des princes à l'esprit faussé, pleins d'orgueil, ignorants de la vie, s'imaginant qu'ils sont autrement bâtis que les autres.

La nouvelle Tsarine semble vouloir imiter comme mère la femme d'Alexandre III. Elle a banni du berceau de son enfant toutes les règles de la fastueuse et sottie étiquette d'autrefois. Elle ne veut voir en elle que sa fille et non la grande-duchesse.

Tant mieux pour l'enfant! Elle n'aura pas ainsi cette vie si triste qu'on fait aux poupons royaux. A l'âge où les autres petits jouent, courent, vagabondent, ils ne peuvent sortir qu'accompagnés d'une armée de serviteurs.

Défense à Sa Majesté Bébé de s'amuser! C'est qu'il faut de très bonne heure faire son apprentissage de souverain, et quand on est héritier du trône, pas de parties de billes, ni de courses de cerceaux!

En Allemagne, c'est pis encore. Dès le berceau, les enfants de l'Empereur sont des soldats. On les emmailloterait presque dans un uniforme de cuirassier. A cinq ans, ils doivent savoir faire l'exercice comme un vieux sergent. Quand les officiers passent devant ces mioches déguisés en soldats, ils saluent militairement.

L'un d'eux fut un jour mis d'office à la retraite pour s'être contenté de leur donner le salut civil.

Alexandre III, — surtout quand il était chez son beau-père, à Copenhague, — laissait toute liberté à ses enfants. « Amusez-vous comme les petits des autres! » leur disait-il. Un jour, on lui ramena l'un d'eux, — c'est le Tsar actuel, — avec un œil poché, la figure égratignée, les vêtements déchirés. — « Qui t'a mis dans cet état? » leur demanda-t-il. — « Un petit vagabond avec lequel je jouais. » — « Et pourquoi? » — « Parce que lui avais

pris une pomme. » — « Ah! c'est comme ça! dit le Tsar. Tu crois, parce que tu es le fils de l'empereur de Russie, que tu as le droit de voler des pommes? Eh bien! mon ami, tu n'as reçu que la correction que tu méritais, et quand je verrai ton petit vagabond, je le féliciterai de ne pas s'être laissé prendre son bien, même par l'héritier du Tsar! »

(Le Petit Parisien).

VALENSOL.

Un pari de soiffeurs.

Ceci se passait à **, il y a une quinzaine d'années déjà.

Quelques individus de la localité, appartenant à cette catégorie de citoyens qui ont le gosier fortement incliné et constamment à sec, devisaient près du port, tout en fumant leurs pipes.

— L'est portant fotteint, dit l'un d'eux, qu'eintre lé quatre, on n'aussé pas pi dè quie allâ bâire on verro! qu'ein ditèsvô?

— Ma fâi, oï, ka yé n'a sâi dé la met-sance! dit un autre.

— Tai! dit un troisième, vouaiquie l'assesseu; té, que t'as bouna pliatena, sâ-tou pâ l'âi demanda à eimprontâ quoiè; ne vâo pâ té refusâ, te l'âi deré que t'âodrè l'âi fèrè quoiqué dzornâ po cein!

— T'as ma fâi réson.

Puis accostant l'assesseur :

— Bondzo, l'onellio Djan; voudrè vo demandâ dé mé fèrè on serviço, mé prêtâ dou francs; yâodri affanâ cein ein al-lein onna dzornâ vo portâ lo fémé à voutra vegne.

— Ma fâi na, ne vu pâ te lé prêtâ, kâ su sù que, pas petou dein ta fatta, vo z'âodri ti dé beinda lé rupâ pé lo cabaret et cein ne vaut rein de bâirè dinsé dévânt midzo!

— Oh bin, vo n'êtes pâ compliéseint. Vouaiquie Monsu lo ministre que vint dè stu côté et vu bin fremâ que me lé refuso pâ, li!

— Jamé dé la via! crâi-tou que lo ministrè ne satse pas que se te vâ lâi eimprontâ, n'est pâ po lo pliaci à la tièce d'épargne, mâ bin po allâ à la pinta; d'ailleu, te n'ousérâi jamé lé lâi demandâ!

— Eh bin! assesseu, volliâi-vo frema avoué mé que vé l'âi eimprontâ onna pice et que la mé baillè?

— Bin se te vâo, 'et se la té baillè, té bailléri assebin lé dou francs que te m'as demandâ!

— Hardi! daccou, tosi la man!

Et notre citoyen de prendre les devants pour aller accoster le pasteur.

Disons tout de suite que ce vénérable ecclésiastique était très estimé et très populaire dans sa paroisse; son amabilité, son caractère à la fois simple et affable, mettaient tout de suite les gens à leur aise.

— Bonjour, Monsieur le ministre, lui lui fit notre individu en l'abordant. Oserais-je vousprier de me faire un service?

— Si je puis, je le veux bien. En quoi consiste-t-il?

— Eh bien! Monsieur le pasteur, je viens de parier deux francs avec M. l'assesseur qui est là-bas, que je vous demanderais à emprunter cinq francs et que vous ne me les refuseriez pas. L'assesseur parti, je viendrai vous les rendre immédiatement.

Le pasteur, en riant, tira son portemonnaie, en sortit un écu qu'il remit à notre compagnon en lui disant: « Puisqu'il s'agit de te faire gagner un pari, tiens, et tu n'a pas besoin de me le rendre. »

Notre homme tout joyeux et après force remerciements, s'empressa d'aller communiquer aux autres le résultat de sa démarche.

— Vo z'ai perdu, assesseur, vouaiquie la pice et vo mé dâité onco dou francs!

— Té râodzai-te pas! Eh bin tai; mâ n'aré jamé cru que t'ausse atant lè tou-pet avoué lo menistre et que stusse aussé prêtâ de l'ardzein à n'on coo coumeint té!

— Mé lé z'a pas prêtâ, me lé z'a bailli. Vo sèdè, assesseu, lo menistre cognâi præo son monde et sâ bin mi avoué quoui l'a affèrè que tote voutra Justice dé Pé!

L'assesseur tourna les talons. Quant à nos compagnons, ils s'empressèrent d'entrer au café voisin où ils eurent bientôt poli les deux francs de l'assesseur et l'écu du pasteur. C. T.

Lè dou razârès.

Quand vo passâ dévânt tsi on razârè qu'a on appreinti âo bin on ovrâi, cliâo valottets sont adé pegni et pomadâ âo tot fin po fèrè à vairè que sont d'attaque po astiquâ onna tignasse; kâ vo sèdè que lè razârès ne font pas rein què dè racliâ la frimousse; copont lè cheveux, frottont la tète, po fèrè parti lè molans, l'einmottont la barba quand l'est trào granta, et recoqueliont lè bets dè la mourtache âi galés lurons.

Dein la capitala dè noutron distrit, lâi a dou razârès dein la méma tserrâire que sont on bocon dzalâo l'on su l'autro et que sont quasu vesins, mâ que ne sè pipont pas lo mot. N'ont ni appreinti, ni ovrâi, po cein que pâovont fèrè tot l'ovradzo, et po atteri lè pratiquès y'ein a ion qu'a adé sè cheveux tant bin einvouâ qu'on derâi la tète dè ion dè cliâo fignolets dè vela, que sont tant orgollîao, tandi que l'autro a sa tignasse tota pè quiettès, et copâie ein égras et ein ein-cotses, que cein n'a diéro lo fi po on hommo dè son meti.

Mâ tsacon a se n'idée. On dzo que n'é-trandzi dâo défrou mau fâuta dè razâ, ye va tsi cé qu'étâi mau pegni et lâi fâ:

— Coumeint cein va-te que voutron collègue sèyé dinsé tant bin astiquâ,